Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 81 (1936)
Heft: 4

Artikel: La bataille des yeux
Autor: Zimmermann, B.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-341711

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La bataille des yeux[1]

Introduction.

Dans cette étude, je laisse de côté délibérément tout ce qui touche à l'exploration rapprochée et lointaine, et à la sûreté. Ces notions sont des vérités de tous les temps, vieilles comme la tactique ; elles ne signifient pas un élément nouveau dans la bataille.

Il me paraît que ce titre indique, au contraire, une révolution dans le combat moderne : *on ne voit plus rien.*

Je me propose d'étudier la transformation de la physionomie du champ de bataille du siècle passé à nos jours, de déterminer les causes de cette évolution, puis d'en tirer les conséquences pour le soldat et pour le chef, et je terminerai par quelques conclusions, spécialement à notre point de vue suisse.

I. Transformation de la physionomie du champ de bataille du siècle passé a nos jours.

Jusqu'à la guerre d'Italie de 1859, la question de savoir où était l'ennemi ne s'était jamais posée au point de vue tactique. Qu'il s'agisse des lignes de Frédéric II, des essaims des armées de la Révolution ou des colonnes de Napoléon, tous les tableaux de l'époque nous montrent une infanterie combattant en rangs serrés, au coude à coude, et une cavalerie agissant par sa masse. Le chef dominait du regard son combat ; il en pouvait suivre toutes les péripéties.

[1] Ouvrages consultés : cap. Laffargue : *L'infanterie dans la bataille des yeux.* Cdt. Barthe : *Voir et écouter au combat.* Lt.-col. Paquet : *Dressage des cadres à la recherche des renseignements.*

Il est vrai que, dès les premières décharges, le champ de bataille se couvrait de fumées et de poussières, mais, étant donné le rapprochement des lignes ennemies, les adversaires ne se perdaient jamais de vue.

La guerre d'Italie de 1859 fut la dernière de ce genre.

L'introduction du fusil rayé, se chargeant par la culasse (campagne de Bohême de 1866) augmente la portée, la précision et la vitesse du tir. L'accroissement de la portée augmente les distances de combat. L'infanterie ennemie ouvre le feu à 800-1000 mètres. Le chargement par la culasse permettant un tir beaucoup plus rapide, les formations serrées sont obligées de se diluer pour passer au travers de la grêle de balles. Les déplacements sous le feu deviennent plus rapides et plus courts. Les lignes de tirailleurs apparaissent, puis disparaissent dans les plis du terrain. Grâce au chargement par la culasse, l'homme chargeant et tirant à terre, les objectifs de tir deviennent minuscules. Ce n'est pas encore le « vide du champ de bataille » moderne, mais il en résulte une diminution très grande de la visibilité au combat.

L'adoption de la poudre sans fumée (campagne du Transvaal), l'introduction de l'arme automatique (*Maxim*, employée par les Anglais au Transvaal et par les Japonais en Mandchourie), l'apparition des obus à gros calibres contribuent insensiblement à faire du champ de bataille un véritable désert.

Les formations se diluent de plus en plus. Les uniformes chatoyants, les pantalons rouges, jaunes ou blancs disparaissent, remplacés par des uniformes à teintes neutres. Le combattant est chassé de la surface du sol. Ses apparitions se réduisent à quelques secondes. Il s'enfonce dans la terre. L'outil portatif devient la seconde arme du fantassin.

Une nouvelle science militaire, inconnue avant 1914, apparaît : *l'utilisation du terrain*. Les Allemands l'ont étudiée à fond. Ils en font un véritable sport national à l'usage de la jeunesse, le « Geländesport ».

1914 consacre définitivement la mitrailleuse comme la reine du champ de bataille. Les Français paient souvent par le sacrifice de vaillantes troupes leur mépris du feu adverse. Leur doctrine du cran et de l'offensive à outrance fait faillite. Chacun connaît les épisodes de la bataille des frontières où les Français, en pantalons rouges, chargeaient en rangs serrés, officiers en tête, tambours battant la charge, drapeaux déployés, leurs attaques brisées avant l'abordage par des armes automatiques invisibles, leurs lourdes pertes. Les livres du colonel Grasset : *Neufchâteau - Ethe - Virton ;* les études du commandant Valarché sur la *Bataille de Charleroi* et les *combats d'Arsimont* fourmillent d'exemples de ce genre.

Puis c'est la guerre de tranchées, où l'outil de pionnier joue le rôle principal, c'est le « vide du champ de bataille ».

L'arme automatique cloue le fantassin au sol. En 1915-17, on cherche à détruire les mitrailleuses invisibles en pilonnant le terrain par des bombardements formidables d'artillerie. L'effet de surprise est détruit ; l'adversaire averti, manœuvrant ses réserves, reconquiert facilement le terrain perdu. On emploie les gaz ou les chars pour atteindre l'adversaire enterré.

Le « vide du champ de bataille » fait apparaître une notion nouvelle, l'importance de l'*observation*. Là où chacun cherche à se dissimuler, à disparaître, celui qui aura les moyens de voir sera certainement le vainqueur. A l'heure actuelle, les objectifs d'infanterie, grâce à la dilution des formations de combat, à la rapidité des mouvements, à l'emploi de l'outil de pionnier, à la poudre sans fumée, sont devenus invisibles. L'infanterie, à peine dotée d'appareils d'optique, est aveugle. Au combat, craignant sans cesse l'embûche, elle n'avance que d'une façon hésitante ; elle s'arrête même sans raison apparente. Une seule arme automatique, qu'elle n'a pas le moyen de découvrir et par conséquent de mettre hors de combat, enraie l'attaque pour des heures. On recourt alors à la neutralisation, procédé coûteux en munitions ; on appelle à l'aide l'artillerie ;

on pilonne des zones de quelques centaines de m² par des tonnes de projectiles pour aveugler une mitrailleuse qui, repérée, pourrait être détruite par quelques coups bien ajustés.

En marge de la lutte entre les canons et les armes automatiques, et la précédant, doit se livrer une sévère bataille des yeux. On en connaît les épisodes les plus frappants — je cite le capitaine Laffargue [1] — « lutte des aviations, course des artilleurs aux observatoires... mais on n'accorde, en général, qu'une faible attention à ce duel extrêmement serré qui se déroule au ras du sol parmi les sillons, les brins d'herbe et dans lequel s'affrontent des centaines de regards perçants ». C'est cette lutte qui permettra de donner des objectifs aux fusils-mitrailleurs, mitrailleuses, et engins d'accompagnement. C'est elle qui permettra à l'infanterie de remplir ses missions d'une façon indépendante et sans toujours attendre le concours de l'artillerie.

II. Conséquences pour le fantassin.

Comme nous venons de le préciser, le fantassin, dans le combat moderne, *ne voit rien*. Il est devenu gibier, il court, il rampe, il disparaît dans le sol, guetté par des armes de tous calibres à trajectoires tendues et courbes. Il est dans l'impossibilité de découvrir ces engins acharnés à sa perte. Il ne peut que courber le dos quand l'ouragan de feu passe. Et pourtant, c'est lui, le fantassin, qui est le mieux placé pour découvrir ces « vipères du champ de bataille » que sont les armes automatiques. Lorsque ces armes tirent, le fantassin est à terre, la face contre le sol. Une mitrailleuse tirant en flanquement ne peut être découverte que par ceux qui sont exposés à son feu et seulement pendant qu'elle tire ! D'où nécessité de doter la section d'infanterie ou le groupe d'un instrument permettant d'observer sous la pluie des projectiles : la jumelle à ciseaux ou le périscope.

[1] *L'infanterie dans la bataille des yeux.*

Il faut aussi augmenter la dotation en jumelles : une au minimum par groupe. A quoi sert, en effet, d'avoir des armes précises et puissantes si l'on est incapable ou de leur trouver des buts ou de contrôler l'efficacité de leurs feux ?

Sur le champ de bataille, les seuls buts que l'on trouvera seront très petits ; ce seront aussi les plus dangereux : des armes en position. A côté des servants des armes automatiques et des engins d'accompagnement — pour qui ce sera une question de vie ou de mort de toucher dès les premiers coups — il faut développer chez le fantassin le tir de haute précision ; chacun devrait devenir un tireur d'élite. Un fusil-mitrailleur en position, bien installé, ne représente-t-il pas un but plus petit que le *cinq* de notre cible militaire ? Je crois, à ce point de vue, que la tendance qui commence à se manifester chez nous de négliger un peu la précision, au profit d'un départ du coup très rapide, est fausse. Le fusilier doit évidemment être apte à détruire des buts mobiles, n'apparaissant que quelques secondes. Mais, à mon avis, le but le plus fréquent pour lui sera l'arme automatique en position, le tireur s'apprêtant à faire le coup de feu, le guetteur, etc., en un mot la cible très petite et immobile. Pour cela aussi, il serait nécessaire de doter les sections d'infanterie de quelques armes de précision à lunette.

Une autre caractéristique du soldat sur le champ de bataille moderne, c'est qu'il est seul, isolé, livré à lui-même. Il doit, dans le cadre de la mission reçue par la section ou le groupe, faire preuve d'initiative. Ce n'est plus le numéro anonyme de la ligne de tirailleurs du siècle passé, exécutant mécaniquement, à l'ordre du chef, les simples mouvements appris sur la place d'exercice. C'est un soldat indépendant, conscient de la tâche qui lui fut confiée, et qui devra tout mettre en œuvre pour l'exécuter. Le but de l'instruction doit donc tendre de plus en plus au développement de ces qualités d'initiative individuelle. D'autre part, le soldat devra être assez fort moralement

pour tenir au milieu de l'ouragan de feu qui s'abat sur le champ de bataille moderne. Ce n'est pas le moindre côté de l'instruction du temps de paix. On atteindra ce résultat — augmentation de la résistance morale du soldat — en créant cette confiance et ce lien d'affection qui doivent unir toute troupe à son chef. La guerre l'a prouvé par de nombreux exemples : le soldat marche, combat, tient, se fait tuer pour le chef qui l'a compris. C'est pourquoi bien des procédés d'instruction — plus ou moins désuets — en honneur sur certaines de nos places d'armes, devraient disparaître et être remplacés par une méthode qui s'adresse davantage à l'intelligence et au cœur du soldat.

III. Conséquences pour le chef.

Que devient le chef dans ce désert du champ de bataille moderne ? Il vient d'engager ses troupes ; elles disparaissent, happées par le terrain. De l'ennemi, il ne voit rien ou presque rien. A-t-il devant lui un simple rideau de troupes, ou au contraire des corps entiers ? Il ne le sait. Il ne voit plus les masses, comme les voyait encore Napoléon. Seule l'aviation, grâce aux photos aériennes, peut le renseigner parfois sur la profondeur du dispositif ennemi. Et pourtant ce chef, disposant d'un appui de feu et de réserves, devra soutenir ses troupes contre des armes invisibles, dont une seule, non neutralisée, est capable de briser l'attaque la mieux préparée. (Echec de l'offensive de la Somme en 1916.) Le chef de bataille Lavelle, dans son intéressant ouvrage : *Combat de bataillon d'infanterie*, cite le cas du 2e bat. du 19e R. J. arrêté pendant des heures par quelques mitrailleuses allemandes. Les mitrailleuses françaises sont mises en œuvre, mais sans succès : « ... le tir de nos armes automatiques était mal ajusté, car on ne savait rien des emplacements tenus par les pièces allemandes » (cdt. Lavelle). On tire sur zone, on tire sur les points suspects, sans obtenir de résultats.

Il faut donc que, malgré tout, le chef soit renseigné pour pouvoir conduire son combat, mettre en œuvre ses moyens de feu, actionner ses réserves. Comment le sera-t-il ?

a) Grâce à un système d'observations doté d'instruments optiques puissants, servis par un personnel spécialisé. Il est nécessaire d'avoir, dans l'infanterie, des observateurs instruits à l'image de ceux de l'artillerie. Ces observateurs seront dressés à rechercher avant tout les objectifs justiciables des armes de l'infanterie, mitrailleuses et engins d'accompagnement. Ils devront être dotés de jumelles à fort grossissement et de lunettes à ciseaux (longue-vue binoculaire). Ils devront être mis en service selon un « plan d'observation » réglant leur emploi à tous les échelons. De cette façon seulement, on aura ce réseau de regards qui doivent continuellement scruter toute la surface du champ de bataille et le chef, à tous les échelons, pourra être renseigné immédiatement sur les incidents du combat.

b) Nécessité, pour le chef, de recevoir sans retard les renseignements de l'avant. La liaison doit être maintenue à tout prix. Pour cela, il me paraît bon de créer un service de renseignements autonome qui transmette les renseignements d'avant en arrière, ou qui aille les chercher, fonctionnant même en cas de carence des chefs inférieurs, plongés dans leur combat. Ce service de renseignements, doté de moyens de transmission simples, travaillant en étroite collaboration avec les observateurs, devrait être en mesure de renseigner le chef à tout instant sur l'évolution de sa bataille.

c) Mais ce n'est pas tout que de découvrir les armes ennemies s'opposant à la progression ; il faut encore avoir les moyens de les mettre immédiatement hors de combat. Souvent, on n'aura pas le temps de recourir à l'artillerie ou aux engins qui se trouveront en arrière. C'est dans la première ligne qu'il faut avoir une arme légère, facilement

transportable, dotée de nombreuses munitions, tirant avec présision une gerbe dense, arme s'adaptant à tous les terrains, et qui n'est servie que par un homme : le fusil-mitrailleur. Ce ne doit pas être une arme à neutraliser, mais bien l'arme qui détruit, qui tue.

L'idéal, évidemment, est l'arme cuirassée, insensible aux projectiles de fusils et d'armes automatiques, qui déblaie le terrain devant l'infanterie : le tank, le char de combat.

d) Mais malgré l'observation la mieux organisée et le service de renseignements le plus infaillible, le chef ne sera pas toujours renseigné exactement sur les armes qui s'opposent à l'avance de ses troupes. Il devra avoir recours à son artillerie d'accompagnement direct pour exécuter des tirs sur zones. Faute de pouvoir détruire, il se contentera d'aveugler, de neutraliser. Les mitrailleuses munies du dispositif de fauchage en profondeur et en largeur et employées en batteries, collaboreront aussi à ces tirs de neutralisation. Mais le gros inconvénient de ces tirs, c'est qu'ils sont aveugles : ils consomment beaucoup de munitions, pour des résultats qui, souvent, sont loin de correspondre à l'effort fourni.

Le tir de neutralisation idéal est évidemment le tir à gaz.

IV. Conclusions.

Nous constatons le fait suivant : l'invisibilité, causée en grande partie par les armes automatiques, provoque un formidable développement des matériels : armes légères et puissantes pour combattre immédiatement les mitrailleuses s'opposant à la progression de l'infanterie ; armes à trajectoires courbes permettant d'atteindre les sources de feu ennemies d'un endroit à couvert de leurs feux ; artillerie de tous calibres et mitrailleuses pour les tirs de neutralisation et sur zones ; appareils optiques divers — nous verrons peut-être un jour l'introduction dans l'infanterie d'appareils permettant le repérage par le son

et la lumière. — La bataille des yeux a comme conséquence la guerre du matériel.

On peut actuellement poser l'axiome suivant :

« Celui qui *voit* est *vainqueur*. »

Par conséquent, la bataille des yeux comporte non seulement la nécessité de *voir*, mais aussi celle de ne pas être vu.

D'où l'importance d'un camouflage intelligent. Obligation d'avoir des armes à tir courbe dans l'infanterie (lance-mines, fusils lance-grenades) qui permettent d'atteindre les sources de feu ennemies d'un endroit où elles ne peuvent pas agir ; nécessité de recourir aux nouveaux procédés de tir : tir indirect et tir masqué. Il y aurait là matière à un développement intéressant, mais qui ne rentre pas dans le cadre de cette étude.

Et maintenant, quelles sont les conclusions que nous pouvons tirer à notre point de vue suisse ?

Une constatation s'impose d'emblée : notre infanterie ne sait pas encore *voir*. L'instruction de l'observation, dans nos écoles, se réduit trop souvent à cette simple phrase : « Il faut voir sans être vu ». L'observation doit être enseignée à nos soldats comme le pointage. Chaque soldat devrait être capable de « voir » et de rendre compte d'une façon intelligente de ce qu'il a vu. En outre, il est nécessaire de spécialiser des observateurs, dont la fonction au combat sera, d'une part, de surveiller le champ de bataille et de renseigner le chef sur les mouvements tant des troupes amies que de l'ennemi, d'autre part, de rechercher des objectifs pour permettre une action rationnelle par le feu.

Des observateurs spécialisés seraient attribués organiquement aux sections, compagnies ou bataillons. Il faudrait doter ces équipes d'appareils optiques tels que jumelles à ciseaux, périscopes, télémètres.

La dotation la plus complète d'armes ultra-modernes ne servira de rien, si le chef doit prendre ses décisions au hasard et engager ses moyens dans le vide. Comme le dit

le capit. Laffargue : « Malheur à celle des deux infanteries qui aura le dessous dans ce combat silencieux des regards. Quelle que soit la valeur et la puissance de son arsenal d'armes automatiques et de canons d'accompagnement, elle se trouvera dans la situation d'un guerrier aveugle qui s'épuise à pourfendre l'espace, tandis que son adversaire le crible de blessures. » [1]

Préparons donc — nous aussi — notre infanterie à la *bataille des yeux !*

Capit. B. ZIMMERMANN.

[1] *L'infanterie dans la bataille des yeux.*